

Introduction Français, plurilinguisme et science: une problématique émergente



Laurent Gajo
Université de Genève

L'élaboration, la diffusion et la transmission des savoirs n'ont jamais été le fait d'une seule langue, d'une seule culture ou d'une seule communauté, même si des vecteurs linguistiques privilégiés ont pu dominer à certaines époques dans des champs disciplinaires donnés. Bien plutôt, il faut relever la contribution de la diversité linguistique et culturelle à l'établissement des savoirs, à leur « épaisseur » et, finalement, à l'idée même de savoir. La langue française se trouve dans une position complexe et, de ce fait, intéressante à l'heure actuelle. D'une part, elle cède du terrain à l'anglais, langue scientifique dominante. D'autre part, elle est sollicitée par une communauté scientifique très diversifiée au sein d'un espace francophone large et multilingue. De ce fait, n'ayant pas le monopole absolu mais bénéficiant d'une forte légitimité internationale, elle peut - et doit - jouer un rôle privilégié dans la question de la diversité des langues dans la science, même si ce rôle relève du paradoxe ou, pour certains, cache un combat exclusif contre l'anglais. S'il y a combat, il est probablement de deux ordres. D'une part, il met en alerte contre l'appauvrissement intellectuel et culturel que constituerait la généralisation du monolinguisme. D'autre part, il s'inquiète de la superposition grandissante de la langue de l'économie et de la langue de la science. Ceci n'a par exemple pas été le cas pour le latin. Par ailleurs, des recherches récentes montrent que l'économie, dans son accomplissement quotidien, n'est pas aussi monolingue que cela et tire des bénéfices de la diversité linguistique et culturelle.

Le maintien du plurilinguisme dans la science se pose en termes de qualité, dans la mesure où il assure une pleine expression de points de vue en débat, au cœur même de la production scientifique. Il existe une véritable dialectique entre langue(s) et science. La mise en discussion du savoir scientifique passe par sa mise en discours, ou par toute autre forme de médiation symbolique. Or, cette médiation ne va pas de soi, même à l'intérieur d'une communauté linguistique plus ou moins homogène. La formulation constitue alors une phase importante de l'élaboration de la science, et la reformulation des connaissances contribue à leur réinvestissement dans de nouvelles structures théoriques. La science se Pense, se Parle et se Publie : si ce troisième « P » admet une moins grande diversité linguistique, il ne peut exister qu'en lien avec les

deux autres. Il s'agit de prendre acte, à la fois, de l'irréductibilité des langues et d'une nécessaire intercommunication à l'intérieur d'une communauté scientifique large. Prendre au sérieux le plurilinguisme ne dispense donc pas de se préoccuper des conditions pratiques de circulation des savoirs qui peut, néanmoins, fonctionner tout en maintenant un certain degré de plurilinguisme, selon des formules déjà disponibles ou à inventer.

Les textes présentés ici abordent les liens entre plurilinguisme et science et évoquent, en particulier, la question du français et/ou de la communauté scientifique francophone. Ils sont issus, pour une bonne part, d'une manifestation scientifique - Français et multilinguisme dans la science - organisée le 18 octobre 2010 à l'Université de Genève dans les marges du Sommet de la Francophonie, avec la participation de l'Agence universitaire de la Francophonie. Conférences et tables rondes ont donné lieu à un riche débat dont profite ce volume. Cette manifestation scientifique s'inscrit par ailleurs dans le faisceau d'autres colloques, comme ceux de l'Académie Suisse des Sciences Humaines et Sociales en 2002 (Langues et production du savoir) et en 2009 (Enjeux du plurilinguisme pour la construction et la circulation des savoirs) et celui de la Délégation à la Langue Française de Suisse romande en 2009 (Le français dans l'enseignement universitaire et la recherche scientifique). L'intérêt pour le plurilinguisme dans le travail scientifique et le fonctionnement des universités dépasse, bien heureusement, l'aire francophone et peut déboucher sur des projets de large envergure, comme le projet européen DYLAN (Dynamique des langues et gestion de la diversité), mené entre 2006 et 2011 et dont l'un des axes vise à montrer en quoi et sous quelles conditions le plurilinguisme est un atout pour le monde de la connaissance.

Bernard Cerquiglini rappelle la pertinence de la langue dans les phases de production, de transmission et de circulation du savoir. Il pose le plurilinguisme non seulement comme enrichissement et comme moteur pour un développement équitable, mais aussi comme principe de nécessité pour la confrontation des idées et la circulation de la science. Il souligne l'importance des réseaux, des passages, des traductions et considère le monolinguisme comme un illettrisme.

Jean-Marc Lévy-Leblond s'interroge sur les liens entre le langage naturel et le langage scientifique, qu'il tient pour un usage particulier de la langue. En étayant des oppositions comme celle entre terme et mot, il en vient à considérer les choix terminologiques comme des choix épistémologiques. Il en appelle à la responsabilité des scientifiques en matière de langue et illustre les conséquences de certains choix terminologiques par des exemples concrets, en physique notamment. Après la question de la langue, il aborde celle du plurilinguisme et, là aussi avec des exemples, montre son importance pour l'approfondissement et la rénovation du savoir scientifique. Les « petites » langues, notamment, nous invitent à sortir de l'illusion d'universalité.

Anne-Claude Berthoud et ses collègues de l'Université de Lausanne proposent un florilège d'illustrations disciplinaires qui, toutes à leur manière, révèlent la pertinence de la langue et du plurilinguisme. Cela peut concerner, par exemple, la formulation d'une loi dans un pays multilingue ou l'enseignement des notions de corps et de maladie en médecine. Derrière les langues se trouvent des locuteurs et des visions du monde. Si l'anglais rend des services dans la communication scientifique, il constitue un compromis peu satisfaisant, même pour les anglophones. Ainsi, une association entre plurilinguisme et « lingua franca » peut dépasser la simple désignation d'objets en les situant, en les mettant en perspective, en « histoire ». Une telle distance est nécessaire, notamment dans les « périodes révolutionnaires » de la science, d'où l'idée d'aller vers une « standardisation épaisse ».

Rainer Enrique Hamel examine avec un regard critique la distribution des langues dans la science, en précisant qu'il ne faut pas se limiter aux publications, de surcroît dans certaines revues. Il remarque que la langue hégémonique ne concerne pas tout le processus scientifique et que, si le passage à l'anglais est souvent posé comme inéluctable, « naturel », il s'agit en fait d'un choix, d'un positionnement idéologique. Il montre que les enquêtes sur les publications sont souvent orientées, réduites et concluent, par exemple, que les Anglo-américains publieraient plus en espagnol que les Sud-américains et les Espagnols. R. E. Hamel plaide pour une prise en compte du champ scientifique dans son ensemble, à l'intérieur duquel on peut observer et/ou encourager des formes de plurilinguisme (par exemple, enseignement dans une langue et lectures dans une autre), vecteur de stimulation pour la science.

Daniel Coste se penche plus particulièrement sur l'enseignement universitaire et propose des pistes concrètes sur les plans didactique, curriculaire et institutionnel. Il fait remarquer que l'université est un domaine souvent traversé par le plurilinguisme : les enseignants ne sont pas forcément natifs de la langue dans laquelle ils enseignent, les étudiants ont des trajectoires et des répertoires pluriels (liés, notamment, à la mobilité), certaines disciplines ont des besoins plurilingues (en compréhension, notamment). Ce plurilinguisme n'est toutefois que peu reconnu et exploité. Pourtant, il peut intervenir à divers niveaux : épistémique, heuristique, fonctionnel, personnel/professionnel. Il est à noter, par ailleurs, que l'anglais est utilisé de plus en plus par des plurilingues, ce qui pourrait infléchir la science en anglais et désavantager les anglophones monolingues, privés d'un vecteur important de curiosité et d'inventivité.

Jean-Pierre Desclés, partant du constat que l'anglais est un moyen de communication incontournable dans une science où tout va vite, invite à inventer des stratégies à même de conserver les créativités intrinsèques des langues. L'alignement sur certains canaux de publication et certains modes de pensée à travers l'anglais comporte des conséquences souvent mal mesurées, dont une innovation de plus en plus contrôlée

par des milieux extérieurs à la science. Il s'agit ainsi de ne pas réduire les chercheurs francophones à des « correspondants » des chercheurs anglophones et à des mandataires de certaines revues, elles-mêmes mues par des enjeux économiques. J.-P. Desclés met en garde contre le danger du conformisme linguistique, éditorial et, en fin de compte, scientifique. Pour favoriser le maintien du plurilinguisme et, du coup, de la crédibilité scientifique, il propose la création d'une cellule de diffusion des recherches francophones capable d'assurer des fonctions d'archivage, de traduction, de fouille sémantique et de détection de recherches innovantes.

Laurent Gajo rappelle que les activités discursives ne servent pas qu'à transmettre des informations mais entrent dans l'élaboration des savoirs. Elles renvoient aussi à des contextes particuliers, à des communautés. Le plurilinguisme met en évidence la complexité du-des discours mais fournit aussi des outils pour la gérer dans sa richesse. L. Gajo examine ensuite la manière dont le plurilinguisme - ou une langue étrangère - peut intervenir dans l'enseignement universitaire. Il illustre en particulier le mode bi-plurilingue, à même d'exploiter au mieux les liens entre les langues et les savoirs scientifiques. Il termine sur quelques considérations quant à la nécessité d'une politique linguistique explicite à l'université.

Toutes les contributions montrent, à leur manière, que le monolinguisme et la communication immédiate, bien qu'utiles à certains moments, impliquent d'importantes réductions et entretiennent des illusions de compréhension et de partage. Au contraire, la confrontation plurilingue des idées rapproche, et cela peut sembler paradoxal, de l'universalité.